

Préface à l'édition québécoise

« Cet esprit [d'indépendance], une certaine conscience de leur grand passé – *Je me souviens*, devise du Québec d'aujourd'hui –, quelques îles des Caraïbes, deux au large de Terre-Neuve, sont tout ce qui reste des Français en Amérique du Nord. Dommage. » Ce bilan lapidaire de l'historien canadien William John Eccles traduit sans doute une opinion assez répandue, notamment dans le monde anglophone. L'Amérique du Nord française se bornerait au Québec et aux îles demeurées dans le giron de la France. Mais peut-on réduire l'héritage des « Français » en Amérique aux territoires où les francophones sont aujourd'hui majoritaires ?

Faut-il rappeler l'existence de nombreuses communautés francophones qui constellent le Canada d'un bout à l'autre de ses frontières, en particulier dans l'ancienne Acadie, en Ontario et dans les Prairies ? Sans oublier la Louisiane ou encore Haïti... Alors, pourquoi cette vision si étroite et amère de l'Amérique francophone ? Peut-être faut-il l'attribuer à la réminiscence des revers de l'histoire symbolisés par le traité de Paris de 1763, donc au regret de ce qui aurait pu être. De plus, on ne saurait sous-estimer l'effet réducteur de la relative invisibilité, pour ne pas dire l'effacement, d'une partie de l'histoire des francophones nord-américains, laquelle s'est poursuivie, obstinément, malgré les aléas du sort des armes et les pressions assimilatrices exercées par l'Amérique anglophone. En effet, l'aventure francophone,

pour peu qu'elle se déroule hors des limites du Québec et de l'Acadie, a longtemps souffert d'un manque d'attention, tant de la part des chercheurs que du public en général. Il faut dire qu'il s'agit généralement d'une aventure plutôt discrète, faite de passages plus ou moins réguliers, de traversées furtives et d'établissements souvent éphémères, dont la toponymie rappelle parfois le souvenir.

Encore mal connue à bien des égards, l'histoire de l'Amérique francophone, dans sa dimension continentale, se dévoile néanmoins de plus en plus, au gré des contributions de spécialistes de disciplines telles que la linguistique, l'histoire ou l'ethnologie. On découvre une autre version de l'Amérique du Nord où les rapports avec les autochtones, bien que non exempts de zones sombres, ont été foncièrement différents et, dans certaines régions, plus sujets à des alliances et des métissages. Cette Amérique fantôme a de quoi hanter bien des esprits.

Prenons la langue française, trait d'union et élément identitaire majeur des diverses communautés et nations qui l'ont en partage. À travers son lexique, elle constitue un véritable révélateur de l'histoire de l'Amérique francophone. Le parler des *voyageurs*, ces coureurs de bois et de prairies qui ont parcouru le continent dans tous les sens, en est l'illustration parfaite. Ce français spécialisé en usage dans le milieu de la traite des pelleteries s'est moulé à la variété des environnements, s'est adapté à des gestes nouveaux et a emprunté à de nombreuses langues autochtones. De la *raquette* (oponce) des plaines arides du Sud-Ouest au *poisson inconnu* (sténodé blanc) du cercle arctique, du *chien de prairie* au *bois de vache* (bouse de bison séchée) des plaines de l'Ouest, en passant par le *pagamagane* (massue de guerre), le *manichiche* (jeune orignal) et le *kiliou* (aigle royal), le vocabulaire des voyageurs témoigne d'expériences inusitées pour les Européens, de contacts linguistiques intenses et d'une créativité singulière. Derrière ces mots se cache une multitude de petites et de grandes péripéties, de rencontres fructueuses,

Préface à l'édition québécoise

d'entreprises réussies et d'échecs cuisants qui, mis bout à bout, forment une trame qui ne demande qu'à être racontée.

Pour relater cette histoire à travers le destin d'une sélection de personnages hors du commun, il fallait un auteur à l'écriture alerte et limpide, une personne sagace douée d'une capacité d'analyse supérieure et d'une curiosité insatiable qui la pousse à embrasser une documentation à la fois vaste et très lacunaire, qui la motive à rechercher des sources peu exploitées, voire inédites. Gilles Havard était l'historien tout désigné pour accomplir ce tour de force. Sa fabuleuse *Histoire de l'Amérique française* (2003), écrite en collaboration avec Cécile Vidal, est déjà un classique. Avec *Empire et métissages* (2003) et, surtout, *Histoire des coureurs de bois* (2016), il s'est taillé une place de choix parmi les plus grands spécialistes de l'histoire de la colonisation française du Nouveau Monde et de ses suites. Le présent ouvrage s'inscrit dans la lignée des œuvres marquantes de Benoît Brouillette (*La pénétration du continent américain par les Canadiens français*, 1939) et de Philippe Jacquin (*Les Indiens blancs*, 1987). Sous la plume d'Havard, de « remarquables oubliés », pour reprendre la formule de Serge Bouchard, prennent vie et nous invitent à reconsidérer ce que l'on croit savoir sur l'Amérique.

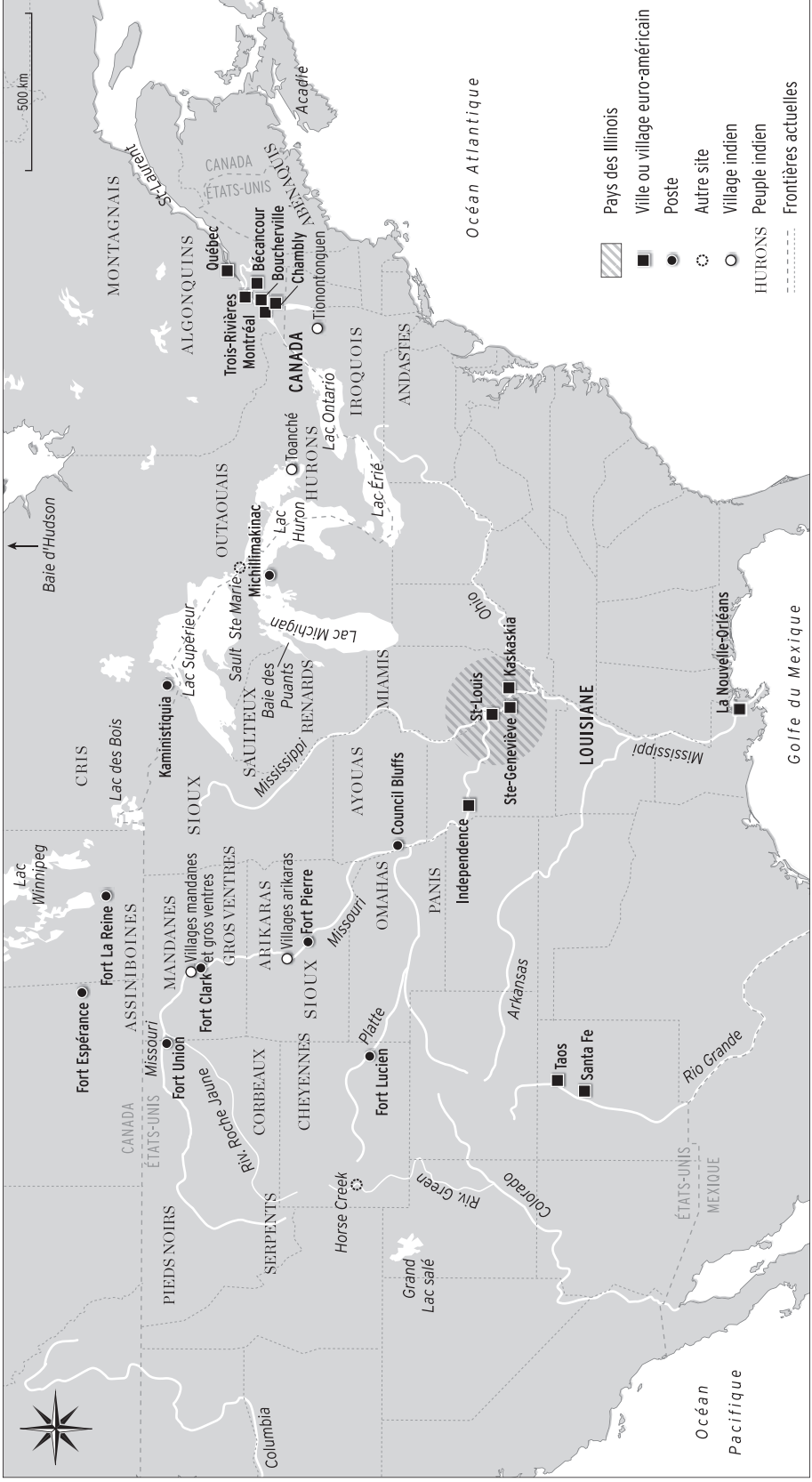
Robert Vézina

Linguiste

Ex-président-directeur général
de l'Office québécois de la langue française

Ex-président du Conseil supérieur
de la langue française

L'Amérique des coureurs de bois, XVII^e-XIX^e siècle



Introduction

Dans cette région de l'Ouest, il faut aussi peindre les fantômes invisibles pour peupler la toile, pour épaissir la texture du visible.

Jim Harrison, *La Route du retour*

Newtown, Dakota du Nord, 10 mars 2007. Dans les Grandes Plaines, l'hiver touche à sa fin. Arpentée par de puissants 4 × 4, la *Main Street* de Newtown ressemble à toutes les *Main Street* des États-Unis. On se trouve pourtant au cœur de la réserve amérindienne de Fort Berthold, créée au temps de la conquête de l'Ouest. J'ai rendez-vous avec Alfred Junior Morsette, dit Junior, un Indien arikara qui revendique des origines françaises (voir cahier couleurs). Cette rencontre a été organisée par l'anthropologue américain Douglas R. Parks, qui collecte depuis 1970 le patrimoine oral de la communauté¹. Excellent chanteur et conteur, Junior est l'arrière-petit-fils de John Morsette, en fait Jean Morissette, un métis du Manitoba devenu éclaireur dans l'armée américaine dans les années 1870, et le fils d'Alfred Morsette, de son nom indien *N'a Pas Peur de l'Ennemi*, un conteur exceptionnel dont il était possible, il y a quelques années, d'entendre la voix enregistrée dans une vitrine du musée du quai Branly. Lors de notre entrevue, Junior retrace à

trois reprises l'itinéraire familial de ses ancêtres français et indiens, selon un mode traditionnel de récitation et de répétition. Au terme de sa narration, il m'offre une magnifique ceinture de perles et déclare avec sérieux : « *From a Frenchman to a Frenchman²!* »

À travers cet échange, c'est une Amérique insoupçonnée qui se révèle à moi, effacée de l'histoire et des mémoires, mais qui témoigne d'une longue trame de rencontres, de cohabitation et de métissages dont Indiens et Français furent les acteurs principaux. Engloutie tant par la Grande Histoire que par le puissant imaginaire des westerns, cette Amérique de la marge a été occultée par le récit héroïque et prédéterminé de la conquête de l'Ouest, qui met en scène le triomphe de la civilisation anglo-américaine sur la sauvagerie amérindienne et, incidemment, sur la francophonie de l'intérieur du continent. Le canevas linéaire de l'histoire coloniale s'est ainsi longtemps appuyé sur l'idée d'une conquête inexorable, et d'une américanisation nécessaire des sociétés autochtones, vues comme frustes et arriérées³. Dans cette geste états-unienne, les individus d'origine française n'étaient appelés à se voir reconnaître qu'une part dérisoire et vite désuète. Et pourtant, à rebours d'un récit trop prévisible, il est sans doute possible de relire ou de réécrire certaines pages d'une histoire qu'on croit trop bien connaître.

En écho au *Cœur des ténèbres* de Joseph Conrad, Claude Lévi-Strauss décelait dans l'histoire du continent américain une période « conradienne », indéfinie, dont « l'épaisseur varie de quelques dizaines d'années à quelques siècles, durant laquelle les cultures indigènes et celle des envahisseurs ou colonisateurs ont cohabité, nouant des relations tantôt amicales, tantôt hostiles, et où le sort des premières n'était pas définitivement scellé⁴ ». Dans son sillage, je propose de considérer les individus d'origine européenne qui bourlinguèrent dans les années 1550-1850 parmi les autochtones de l'Amérique du Nord comme de bonnes incarnations de ce « moment » conradien. Bien avant la conquête effective du territoire et de ses populations, ces

hommes – car il s’agissait toujours d’hommes – voyageaient en pays indien pour collecter des peaux et des pelleteries⁵ destinées aux marchés de l’Ancien Monde. Dans les sources, ils sont appelés « truchements », « coureurs de bois », « voyageurs », « traiteurs », « chasseurs », « trappeurs », ou encore « hommes libres ». Parmi eux, une poignée furent héroïsés par l’historiographie et le folklore états-uniens : Davy Crockett, bien sûr, mais aussi Daniel Boone, le « fondateur » du Kentucky, ou encore Jim Bridger et Kit Carson, les plus illustres trappeurs des Rocheuses. Mais, pour la plupart, ces hommes sont tombés dans l’oubli.

Cela s’explique d’abord pour des questions morales. De façon générale, en effet, l’histoire occidentale a dépeint ces hommes comme des figures de la dissolution, impropres, comme tels, à la postérité. Si certains ont pu être qualifiés d’explorateurs ou de découvreurs, ils ont surtout été vus comme des aventuriers déraisonnables et ensauvagés, parcourant les immensités nord-américaines sans utilité, c’est-à-dire sans cultiver et clôturer les terres – à la différence des agriculteurs et des cowboys –, inaptes à toute forme de peuplement, voire à toute forme de filiation, leurs enfants métis devenant très majoritairement des Indiens, et trop ignares enfin pour pouvoir témoigner par écrit de leurs circulations. D’autre part, a joué un facteur linguistique : ces hommes, y compris dans les Grandes Plaines et les montagnes Rocheuses, parlaient majoritairement la langue de Molière. Or, cet état de fait contrevenait à l’idée de la « Destinée Manifeste », ce schéma narratif préétabli de l’histoire états-unienne dans lequel les colons audacieux qui franchissaient le continent de part en part ne pouvaient être qu’anglophones⁶. Le film *Danse avec les loups* de Kevin Costner (1990) offre un bon exemple, du côté de la culture populaire américaine, de cet effacement de la présence française : alors que l’action, située en 1863, s’inscrit en bout de chaîne de la rencontre, le héros est présenté comme l’un des premiers Blancs à fouler le sol des Grandes Plaines⁷.

La majorité de ces voyageurs a donc souffert d'une double disgrâce. Historique, d'abord : parce qu'ils sont, pour la plupart, analphabètes, il est difficile de retracer leur histoire *de l'intérieur* et donc de leur donner une voix. Faute d'une documentation abondante, les régions où circulent ces hommes, en marge des zones coloniales, semblent enfouies dans une épaisse pénombre. L'autre disgrâce, quant à elle, est d'ordre mémoriel : car l'aventure de ces hommes n'a, au fond, que relativement peu marqué les imaginaires collectifs, en partie du fait de sa dimension francophone, négligée et même étouffée aux États-Unis, en partie aussi à cause d'un manque de têtes d'affiche ou de figures de proue.

C'est de cette double disgrâce que part le livre ; et c'est pour y répondre que deux choix ont été opérés dans son écriture. En privilégiant les acteurs francophones, nous voulions d'abord nous opposer à toute vision téléologique de la conquête de l'Ouest, si centrale dans la narration de l'histoire américaine. À l'époque de la Nouvelle-France (1600-1760), puis au cours du siècle suivant, de nombreux individus de langue française sillonnèrent le continent américain dans le cadre de la traite des pelleteries. Or, des Grands Lacs aux montagnes Rocheuses, ces circulations au contact des sociétés amérindiennes ne sauraient être vues comme un simple prélude de l'histoire américaine. Loin de cultiver le jardin du génie expansionniste de l'Occident, l'ouvrage ne raconte donc pas l'implantation programmée de colons européens dans une Amérique indienne à soumettre. Il ne dresse pas davantage une généalogie, dont le point d'aboutissement serait l'émergence des nations canadienne, québécoise ou états-unienne. Il veut plutôt souligner la forme d'indétermination qui présida à l'Amérique des coureurs de bois. Car cette Amérique exista aussi pour elle-même, formant un monde en soi, avec ses propres règles et dynamiques socioculturelles. Les acteurs de ce monde social ne pouvaient guère, d'ailleurs, en mesurer le caractère transitoire. Dans les pays indiens, où circulaient traiteurs et chasseurs euro-américains, il n'y avait alors

ni « vainqueurs » ni « vaincus », ni même « colonisateurs » ou « colonisés ». Ce que les sources laissent entrevoir, c'est plutôt un front renversé en regard des programmes coloniaux de « civilisation » : dans les villages et campements indiens, c'étaient aux Européens de s'adapter aux usages de l'autre, et non l'inverse. En portant son regard sur des territoires qui échappent largement à l'emprise des colons, ce travail tente ainsi d'explorer les replis ou certains impensés du phénomène colonial. Cela ne l'empêche pas de donner également à voir les bouleversements épidémiologiques, écologiques et politiques qui, d'une certaine façon, préparèrent la conquête.

Par fidélité au moment de bascule qu'a constitué, pour l'écriture de ce livre, la rencontre avec Junior Morsette, nous avons par ailleurs opté pour la forme du récit biographique. Partant de l'idée que la course des bois francophone, comme phénomène général, serait d'autant mieux reconstituée et comprise qu'elle serait incarnée dans des parcours individuels, nous avons ainsi cherché à restituer le « roman vrai⁸ » d'un petit nombre de personnages, en traquant leur expérience intime et en leur redonnant une couleur. Évaluant la contingence du savoir historique et la variété des domaines d'histoire, Lévi-Strauss tenait « l'histoire biographique et anecdotique » pour « la moins explicative ». Il notait cependant qu'elle était « la plus riche du point de vue de l'information, puisqu'elle considère les individus dans leur singularité et qu'elle détaille, pour chacun d'eux, les nuances du caractère, les détours de leurs motifs, les phases de leurs délibérations⁹ ». C'est dans cette perspective que ce livre s'inscrit, même s'il cherche à proposer une histoire *à la fois* anecdotique et interprétative, en articulant les dimensions descriptive et analytique.

Chaque personnage historique retenu fait l'objet d'un plein chapitre. En plus d'avoir pris part à un phénomène historique général, identifié et qualifié par toute une gamme de sources, ces hommes ont été individuellement l'objet de fragments de discours les visant personnellement, ils ont été pris, pour paraphraser Michel Foucault, dans les rets du pouvoir et donc de l'histoire¹⁰.

Quelques traces de leur trajectoire, souvent biaisées et simplificatrices, se dévoilent ainsi au fil de sources lacunaires : lettres de missionnaires et d'administrateurs coloniaux, relations d'entrepreneurs de la pelleterie ou de naturalistes, actes judiciaires, contrats de mariage ou d'engagement, inventaires après décès, ventes à l'encan, recensements, mais aussi objets de la culture matérielle, dessins ou tableaux, etc. Appuyée à un travail de critique et de contextualisation des sources, la mise en récit des traces de singularités ne tente pas de fabriquer des héros, des cas d'école ou des parcours typiques. Le but est plutôt d'offrir, à l'échelle d'individus pris dans des jeux sociaux, des exemples de chemine-ments susceptibles d'éclairer l'expérience des circulations pelle-rières. Si chaque profil présente un caractère insolite, s'il relève même du cas limite ou de l'anomalie, la somme des exceptions permet peut-être de mettre au jour des régularités, des comporte-ments collectifs et des logiques sociales. L'ouvrage se rattache ainsi autant au genre biographique qu'à la microhistoire (laquelle privilégie l'étude des cas limites et la quête d'indices pour com-plexifier l'analyse du social), sans chercher à les opposer¹¹.

Différents critères ont conduit au choix des personnages ici réunis, tous qualifiés d'aventuriers, au sens de coureurs de hasard. Le premier a été celui de la qualité d'écrivain, d'auteur ou de relateur de certains d'entre eux, qui en fait des produc-teurs de traces. Le récit de Pierre-Esprit Radisson, qui relata à la fin des années 1660 ses aventures auprès des Indiens du Canada, transpose ainsi le roman picaresque dans les terres nord-américaines. Nicolas Perrot, quant à lui, fait valoir son statut d'expert des Indiens des Grands Lacs dans plusieurs mémoires officiels (1697-1716). Jean-Baptiste Truteau, enfin, ouvre une rare fenêtre sur les Indiens des Plaines d'avant la conquête dans une relation de voyage désenchantée (1794-1796). Au regard de leur condition sociale et professionnelle, ces trois scripteurs sont des individus ordinaires, mais leur expé-rience de l'écriture les distingue – et leur permet de se distin-guer – de l'immense majorité des coureurs de bois.

Introduction

Le deuxième critère tient dans la notoriété que certains de ces acteurs surent acquérir à leur époque, pour des raisons variées. Parfois glorifié comme fondateur de l'Ontario, le Français Étienne Brûlé est un héros controversé du début du XVII^e siècle dont le sort s'articule peut-être à une identité ambivalente. Viennent ensuite le Canadien Toussaint Charbonneau, mis en lumière par sa participation à l'expédition transcontinentale des Américains Lewis et Clark (1804-1806), et le Canadien Étienne Provost, décrit par les milieux pelletiers de Saint-Louis des années 1820 comme le plus grand des « chasseurs des montagnes ». Au-delà de ces deux catégories restent toutes les vies minuscules des anonymes, dont quelques-unes seulement peuvent être entrevues dans les sources. Pierre Gambie, truchement du XVI^e siècle en Floride, eut ainsi pour seul éclat de voir sa mort représentée sur une gravure. De même, c'est par une petite plaque de plomb qu'on retrouve la trace de Lalondette et Amiotte, un duo obscur qui participa à l'aventure oubliée de l'exploration française des Grandes Plaines, au début des années 1740. Et ce n'est encore que sous la plume d'un colonel breton de l'armée américaine, qui le rencontra au lendemain de la guerre de Sécession (1861-1865), que l'existence de Pierre Beauchamp, trappeur du Dakota du Nord, prend un relief particulier.

Face à ces figures fantômes¹², un double défi s'offre à nous. Pris dans des situations de mobilité et d'altérité, ces hommes nous poussent d'abord à nous interroger sur le sentiment d'exil, et les jeux de la reconnaissance sociale, de part et d'autre de la barrière culturelle. Comment est-on perçu dans sa société de naissance ? Est-il possible de devenir indien ? Que signifie être porté sur une peau animale, ou coucher avec une Indienne ? Comment maintenir son crédit social dans une communauté autochtone, ou survivre au pillage de ses marchandises ? Comment est-on conduit au poteau de torture, ou pris pour un sorcier ? Peut-on échapper au naufrage d'une barge ou à un feu de prairie ? Qu'est-ce qui vous entraîne, enfin, en dépit des

L'Amérique fantôme

dangers, à continuer de mener cette vie nomade, ou à faire souche chez les Indiens ?

L'autre défi consiste quant à lui à évaluer le *cuir* historique de ces individus, à définir leur historicité, en la liant à trois facteurs différents : la densité des sources, d'abord, qui reflète plus ou moins adéquatement l'épaisseur sociale des hommes, des faits et des pratiques du passé ; les opérations de la mémoire, ensuite, susceptibles par leurs visées nationalistes ou militantes de redessiner la matière historique, au prix d'impasses et d'omissions ; les lubies de l'historien, enfin, qui choisit de s'intéresser à tel sujet plutôt qu'à tel autre, et de suivre sa propre piste.

Table

<i>Note sur la terminologie</i>	9
Introduction.....	11
1. Une ombre en Floride : Le meurtre de Pierre Gambie	19
2. Le truchement écartelé : Étienne Brûlé.....	31
3. Un héros picaresque : Pierre-Esprit Radisson	77
4. Les infortunes d'un honnête homme : Nicolas Perrot	163
5. Les énigmes d'une plaque de plomb : L'expédition fantôme des frères La Vérendrye	235
6. À l'épreuve des mœurs : Les tribulations de Jean-Baptiste Truteau	277
7. L'homme libre du haut Missouri : Toussaint Charbonneau.....	337
8. L'homme des montagnes : Étienne Provost.....	401
9. Le coureur de prairie : Pierre Beauchamp	473
Conclusion	487
<i>Glossaire des peuples autochtones</i>	505
<i>Notes</i>	513
<i>Bibliographie</i>	587
<i>Index</i>	627
<i>Table des crédits</i>	649
<i>Table des cartes</i>	651
<i>Remerciements</i>	653